

POUR UNE ANTHROPOLOGIE ET UNE HISTOIRE REGRESSIVE DE LA GUERRE DE LA TRIPLE ALLIANCE (2000-1870)

*Capucine Boidin*¹

C'est ainsi que sont emmagasinées, dans les archives de la mémoire collective, des blessures réelles ou symboliques. (Ricœur 2000, p. 99)

Resumo. A proposta deste artigo é analisar o impacto da Guerra da Tríplice Aliança desde a perspectiva da antropologia e da história retrospectiva, apoiadas na etnografia, em entrevistas em língua guarani, bem como na pesquisa em arquivos do departamento de Misiones, no Paraguai. Depois de mais de cento e trinta anos do fim da guerra, as histórias familiares e as genealogias muito antigas evidenciam que o ano de 1870 ainda é vivenciado como um novo e completo começo. Em primeiro lugar, fizemos uma distinção de tipos de memórias: mítica (lenda do jaguar), rompimento (parentesco), bloqueio (mulheres forçadas a ir à guerra porque todos os homens tinham morrido) e manipulação (política). Em segundo lugar, mostramos como a grande maioria da população – em particular, pardos e índios –, praticamente desapareceu durante o conflito, tanto do ponto de vista físico e como categoria social.

Palavras-chave: antropologia; história; memória; guerra; gênero.

POR UNA ANTROPOLOGÍA Y UNA HISTORIA RETROSPECTIVAS DE LA GUERRA DE LA TRIPLE ALIANZA (2000-1870)

Resumen. La propuesta de este artículo es analizar el impacto de la guerra de la Triple Alianza desde la perspectiva de la antropología y la historia retrospectivas, apoyadas en la etnografía, entrevistas en lengua guaraní y la investigación en archivos del departamento Misiones, en Paraguay. Después de

¹ Docteur en anthropologie de l'Université de Paris-X Nanterre, où elle a soutenu une thèse en 2004 intitulée *Guerre et métissage au Paraguay: deux compagnies rurales de San Ignacio Guasú (Misiones 2001-1767)* Capucine Boidin enseigne la sociologie à l'Université Lille-3 et le guaraní à l'INALCO. Elle poursuit des travaux sur le Paraguay rural et le métissage selon une approche ethno-historique. Université Lille-3.

más de ciento treinta años de la finalización de la guerra, las historias familiares y las genealogías tan antiguas evidencian hasta qué punto el año 1870 aún es vivido como un nuevo y completo comienzo. En primer lugar, realizamos una distinción entre tipos de memorias: mítica (leyenda del jaguar), de ruptura (parentesco), de bloqueo (las mujeres que fueron forzadas a ir a la guerra porque todos los hombres habían muerto) y de manipulación (política). En segundo lugar, analizamos cómo gran parte de la población (especialmente, pardos e indios), literalmente desapareció durante el conflicto, desde el punto de vista físico y como categoría social.

Palabras clave: antropología; historia, memória; guerra, gênero.

TOWARDS AN ANTHROPOLOGY AND A REGRESSIVE HISTORY OF THE TRIPLE ALLIANCE WAR (2000-1870)

Abstract. An anthropology and a regressive history on the impact of the Triple Alliance war, based on ethnography, interviews in Guaraní and investigation in the Misiones archives, a Paraguayan region, are provided. More than 130 years after the end of the war, family's stories and genealogies reveal to what the year 1870 is still lived as a total new beginning. Types of memory, such as the mythical (jaguar's legend), broken (kinship), blocked (women forced to go to war because all men must die) and manipulated (politics) classes are distinguished. It will further be seen how most of the prewar population, especially *pardos* and Indians effectively disappear during the conflict, physically and as a social category.

Key words: anthropology; history; memory; war; gender.

La Guerre de la Triple Alliance (1864-1870), sujet classique de l'histoire latino-américaine, commence à être revisité par l'histoire culturelle et l'histoire des sensibilités. En dialogue avec ces nouvelles histoires, cet article propose de penser l'événement à partir de l'anthropologie et de l'histoire régressive. Il s'agit de focaliser l'attention sur l'impact de la Guerre de la Triple Alliance en un point du territoire, comme si nous réalisions une coupe géologique, en partant des couches les plus récentes et en remontant dans le "temps"². Méthodologiquement,

² «Lucien Febvre a longuement réfléchi à la monographie. Influencé par la géographie de Vidal de la Blache, il pensait qu'elle avait les mêmes mérites que la coupe géologique: celle-ci paraît étroite, puisqu'elle ne dessine qu'une ligne sur le sol, mais elle révèle la structure des profondeurs. Cela constitue l'une des plus intéressantes intuitions de Lucien Febvre, d'ailleurs rarement mentionnée.» (Corbin 2000, p. 187)

cette démarche implique de combiner un travail d'ethnographie³ et d'archives⁴, en l'occurrence à partir de deux compagnies rurales de San Ignacio Guasú (Misiones Paraguay), et des archives locales⁵ et nationales⁶. Nous commencerons donc par présenter les mémoires et les généalogies des habitants de hameaux d'aujourd'hui pour les mettre en regard des

³ Travail de terrain mené en 1999 (six mois), 2000 (quatre mois) et 2001 (trois mois) dans le cadre d'une thèse de doctorat en sociologie: *Guerre et métissage au Paraguay: deux compagnies rurales de San Ignacio Guasú (Misiones 2001-1767)*, Paris-10, 2004, 2 volumes.

⁴ Le terme «compañía rural» pour désigner des hameaux pourrait venir du vocabulaire jésuite (Garavaglia 1983), mais semblerait plutôt issu du vocabulaire militaire du XVIII^e siècle (Velázquez 1977, Hay 1999): une compagnie est une troupe d'infanterie dirigée par un capitaine. Selon Kleinpenning, dès 1790, les différents *partidos* de *españoles* sont divisés en *compañías*: neuf compagnies du régiment des Dragons de cette époque correspondent à des localités de la Cordillera (2003, p. 349). Toutefois, ce terme, selon les archives que nous avons consultées pour le district de San Ignacio, est absent des documents écrits antérieurs à 1870. L'usage d'un mot militaire pour désigner le plus petit noyau de population de la campagne se serait généralisé à *Misiones* à la suite de la guerre de 1870, nous révélant l'impact qu'a eu la militarisation de toute la population masculine du pays. Et de fait, *Isla Guasu* fut refondée en 1870 par un capitaine et plusieurs soldats dont on sait qu'ils combattirent ensemble.

⁵ Les archives locales de *San Ignacio* sont à la fois variées, assez bien conservées et riches, même si nous constatons les trous créés par la guerre de Triple Alliance. Remercions ici les fonctionnaires de ces différentes institutions qui m'ont grandement facilité le travail en ouvrant grandes les portes de leurs archives et en me permettant même de sortir certains ouvrages pour en faire des photocopies. Les **archives du juge de paix** sont dans un état de conservation très variable et dans un désordre total. Le document le plus ancien date de 1880. Les **registres paroissiaux** comprennent surtout 8 tomes d'actes de baptêmes pour un large XIX^e siècle (1797-1918), avec des interruptions entre 1815-1845 (période qui correspond environ au régime dictatorial du Docteur Francia (1813-1840) et entre 1865-1872 (période de guerre entre 1864 et 1870). Il y a un indice réalisé au XX^e siècle, qui n'est pas tout à fait complet. Le premier tome, paradoxalement est un des mieux conservés. Par ailleurs, il y a un registre des mariages de 1872 à 1887 qui nous a été très utile, car il donne une vision inattendue des mariages à cette époque. Il y a plus d'hommes paraguayens et plus de femmes argentines qu'on ne l'attendrait. **L'État Civil** (Registro Civil) consigne surtout les actes de naissance et de mort, mais selon les dires de tout le monde, il est moins complet que le registre paroissial. Nous avons donc surtout consulté les livres des morts, *Libros de defunciones*, et en particulier les tomes 1 à 3 de manière systématique. Ceux-ci commencent seulement en 1906, soit 36 ans après la guerre de 1870... À la Mairie, nous avons pu consulter et recopier le recensement rural, *Padrón Rural* de 1993, très intéressant car il semble exhaustif, même des personnes décédées depuis plus de cinquante ans y figurent.

⁶ Aux Archives Nationales d'Asunción, ANA, créés par Don Carlos Antonio López en 1855, consultation des section *Nueva Encuadernación*, NE, *Histoire* SH, *Propriétés et Testaments*, Río Branco RB.

archives et finalement reconstituer la vie à San Ignacio, avant et pendant la guerre.

ANTHROPOLOGIE DES MEMOIRES DE 1870

La guerre de 1870 au Paraguay fait partie de ces grands traumatismes qui engendrent à la fois refoulements et non dits⁷. Culpabilité et refoulement qui laissent des traces dans les mots que nous utilisons pour parler des événements⁸. Mais peut-on encore parler de traumatisme pour des générations qui n'ont pas vécu ces événements comme c'est le cas pour les habitants du Paraguay d'aujourd'hui ? De fait Ña Genara, Don Labri et Ña Evarista, habitants d'*Isla Guasu* et de *Taturuguai*, qui ont entre 75 et 90 ans m'en parlaient comme s'ils l'avaient vécu. Les événements se sont déroulés plus de 130 ans en arrière, mais ils reprennent à leur compte les récits transmis de leurs grands-parents. Par exemple, le récit que nous allons analyser du "Jaguarete ava" (jaguar indien) de Ña Genara est une histoire que lui racontait sa grand-tante pour lui faire peur lorsqu'elle était enfant. C'est pour cela qu'elle l'a mémorisée. Le récit présente bien des éléments qui lui confèrent une vraisemblance tout en ayant de nombreux accents de légende. La transmission est très familiale au hameau, loin de tout enjeu politique *a priori*.

En ville, un livre paru en 1989 à compte d'auteur, raconte les mémoires d'un vétéran de la guerre de la Triple Alliance qui vécut dans le hameau d'*Isla Guasu*⁹. L'ouvrage se présente comme un procès de réhabilitation de la période du Dr. Francia et des López, de la guerre, des vétérans, du général Caballero, du parti *colorado*, de la langue guaraní – et d'attaques contre le parti libéral et les étrangers. Il est soi-disant écrit à

⁷ «Les grands traumatismes, on le sait mieux aujourd'hui, font bon ménage avec la culpabilité et s'accompagnent donc toujours d'une forte pulsion de silence. Cas limite mais significatif: dans certaines familles, toute évocation de celui qui était mort au champ d'honneur fut, explicitement ou implicitement, interdite.» (Audoin-Rouzeau et Becker 2003, p. 237)

⁸ «Le refoulement collectif de la catastrophe en Allemagne prend la même dimension qu'en France après 1871: dans les commémorations, on ne parle jamais de défaite, mais toujours de héros qui ont succombé au nombre, voire à la trahison». (*ibid.*, p. 269)

⁹ Ferreira Pérez Saturnino, 1989, Testimonios de un capitán de la guerra del 70 (Justiniano Rodas de Benítez), Parte de la historia de San Ignacio, Asunción, Editora Litocolor, 220 p.

partir des souvenirs qu'un vétéran de la guerre de 1870 racontait à Saturnino Ferreira à la fin des années 1920 lorsque ce dernier avait à peine dix ans. Ce sont des mémoires de mémoires d'un autre. Cette mise en abyme ajoutée à l'idéologie de son auteur rend problématique l'analyse du contenu de cet ouvrage. En revanche il est un exemple emblématique d'une certaine manière de faire mémoire de la guerre dans la région, contradictoire avec les récits des habitants des hameaux.

Comment analyser et comprendre ces mémoires? Dans quelle mesure relèvent-elles du mythe? Comment sont-elles construites, manipulées, empêchées (Ricoeur 2000)? Autant de questions à poser aux récits oraux, témoignages écrits, mais aussi arbres généalogiques qui constituent les matériaux de cette première partie.

1. Mémoire mythique des lendemains de la guerre: 1870, le retour à la nature sauvage ou le *jaguarete* *ava*

a) Evacuation, fin du bétail et des hommes paraguayens

Dans les récits des femmes les plus âgées, il ressort clairement que les familles du hameau d'*Isla Guasu* furent déplacées pendant la guerre.

Ceux-là ont tout emporté de ce côté-ci [*apo lado*] parce que de l'autre côté [*aguiolado*] les Brésiliens allaient venir en les tuant totalement, et ils emportaient tout de ce côté-là [*apeo lado*] et la guerre a duré cinq ans. [...] Ils sont revenus, ceux qui ne sont pas morts, celles dont les maris n'étaient pas morts. Et eux, dit-on avaient beaucoup de vaches, et ils les ont toutes emportées leurs vaches. Ils avaient des charrettes, ils avaient des bœufs, ils ont emporté toutes leurs petites affaires, tout ce qu'ils avaient, tout ce qu'ils pouvaient emporter. Et ils ont tout emporté. Et après ils sont partis, on leur a tout enlevé, les bœufs, on leur a enlevé les charrettes parce que ceux-là devaient porter des armes. On leur a déjà enlevé toutes leurs vaches, parce qu'ils devaient les abattre pour la nourriture des soldats. Eux [les soldats] ne savaient pas où ils allaient mais ils les emmenaient. [...] Et aussi lorsqu'ils allaient lentement, celles dont ils n'avaient pas encore emporté leurs maris ils les violaient celles-là. Plein de choses mauvaises avaient lieu en ce temps-là [...] Et notre tante, Bonaventure nous racontait tout cela, et c'est pour ça que je le sais d'ailleurs. (Ña Genara, I, *Isla Guasu*, 2000, traduit du guarani par C. Boidin)

Effectivement l'ex-réduction jésuite de San Ignacio fut totalement évacuée dès 1866 sur ordre du maréchal López. Qu'apportent les mémoires orales par rapport aux archives, rapportées en fin d'article ? La perte du bétail national, des charrettes et le viol des femmes tiennent une place qui donne une idée du sens que les habitants ont donné à l'événement. De riches, en vaches, bœufs et charrettes, les habitants se retrouvèrent dépossédés de tout. Leur bétail fut tué pour nourrir les soldats, les charrettes réquisitionnées pour porter les armes. Les femmes - même lorsque leur mari était vivant - auraient été violées. Or la mort du bétail national est intimement corrélée avec le viol des femmes. Comme nous allons le voir, la guerre, en sonnant la fin des vaches des hommes paraguayens, sonne aussi leur arrêt de mort sociale. En effet traditionnellement l'homme abat le bétail et distribue la viande crue aux femmes, qui sont les seules à pouvoir la porter. Lieu de rencontre, lieu de rapt, l'abatage du bétail est un moment fort de la vie sociale. Ainsi l'arrivée des vaches étrangères signale le triomphe des étrangers mais aussi l'incorporation de ces derniers à la société paraguayenne et à la langue guaraní. Les descendants actuels des immigrants argentins, uruguayens et brésiliens parlent d'ailleurs parfaitement le guaraní et s'identifient - souvent avec passion - à l'histoire paraguayenne, à son nationalisme et en particulier aux épisodes guerriers de 1870 et de 1936.

b) Incertitudes

La fin de la guerre ne fut pas vraiment un soulagement pour les habitants qui n'y crurent pas et restèrent cachés au fond des bois¹⁰.

[...] lorsqu'ils sont allés à la guerre, et après, dit-on, la guerre s'est terminée, il y avait encore des tirs, dit-on, comme ça quand ils combattaient, dit-on, ils entraient tous dans les bois, il y a des tirs, disaient-ils pour qu'ils sortent tous, ils se cachaient parce que la guerre était terminée mais ils allaient plus loin, dit-on, dans les bois, parce qu'ils ne croyaient pas que la guerre était terminée. Et comme ça donc ils allaient durant 5 ans. (Ña Genara, I, *Isla Guasu*, 2000, traduit du guarani, C.Boidin)

¹⁰ “[...] lorsqu'ils sont allés à la guerre, et après, dit-on, la guerre s'est terminée, il y avait encore des tirs, dit-on, comme ça quand ils combattaient, dit-on, ils entraient tous dans les bois, il y a des tirs, disaient-ils pour qu'ils sortent tous, ils se cachaient parce que la guerre était terminée mais *ils allaient plus loin, dit-on, dans les bois, parce qu'ils ne croyaient pas que la guerre était terminée*. Et comme ça donc ils allaient durant 5 ans.” (Ña Genara, I, *Isla Guasu*, 2000)

De fait l'incertitude concernant les mouvements des troupes alliées et paraguayennes s'accroît pendant la guerre à partir d'août 1868 et ne disparaît pas avec la fin officielle des hostilités le 1^{er} mars 1870. Si les combats militaires avaient pris fin, les séquelles de la guerre, l'insécurité et le banditisme étaient le lot quotidien des habitants. Selon une circulaire du 26 mars 1870, le gouvernement provisoire avait ordonné l'évacuation de la région de *Misiones* dont il ne pouvait garantir la sécurité. C'est probablement ce qui nous explique que la population de San Ignacio ne figure pas dans le recensement de 1870 (Potthast et Whigham 1988). Alors même que certains étaient déjà retournés y habiter: des vétérans qui étaient (re)venus s'installer dans la région s'organisèrent pour prouver au gouvernement qu'ils pouvaient assurer eux-mêmes la sécurité de la région, la défendant des "bandits" venus de Corrientes. Un mois plus tard, le 30 avril 1870, les autorités de *Misiones* furent établies en faisant référence à une circulaire antérieure, datant du 4 octobre 1869¹¹. Mais il n'y avait pas que les bandits "étrangers" qui perturbaient la région, la fin de la guerre fut marquée par les ravages d'un jaguar.

c) Une forêt infinie où rode un jaguar indien

A leur retour, des survivants trouvèrent "une forêt infinie" qui avait tout envahi et fait disparaître les champs et les maisons d'avant-guerre. Chacun défrichait une portion de forêt qu'il encerclait et prenait pour propriété.

Vers Paraguay [Asunción], on a envoyé les gens d'ici, vers Asunción parce que la guerre avait lieu. Et c'était terminé, il n'y avait plus personne, Paraguay. Et après lui ont rapporté les Brésiliens et ils ont rapporté à nouveau tout le monde, et ils sont venus et restés ici, la forêt infinie, dit-on, et ils ont fait leurs champs. Et il y en avait qui faisaient leur propriété (Ña Evarista Domínguez, Isla Guasu, 2000, traduit du guarani, C. Boidin)

Mais un jaguar rôdait qui empêchait tout retour à la normale. Il fit en particulier deux victimes dans des circonstances tout à fait symboliques. En effet, les deux victimes, un homme et une femme, sont à la recherche de viande (viande crue donnée par un *tropero* pour la femme/ bête fatiguée donnée par l'*estanciero* pour un homme). Cette recherche entraîne la mort par jaguar interposé. Or dans cette région

¹¹ Archives du *Registro Oficial* folio 40, cité dans Ferreira 1989, p. 101

traditionnellement tournée vers l'élevage, la viande fonde la hiérarchie entre homme et femme mais aussi entre hommes. L'homme se spécialise dans sa cuisson par grillade (*estaca* de préférence) lors des réunions politiques ou lors des rites de passage des filles (pour leurs 15 ans) et des garçons (pour l'anniversaire de leur 1 an) et par *estofado* lors des repas qui finalisent une neuvaine honorant un mort, le *ñembo'e paba*, "dernière prière". Suivant en cela un schéma universel (Levi-Strauss 1965 et D'Onofrio 1998), pour l'homme, le fait de pouvoir distribuer de la viande grillée-fumée ou cuite à l'étouffée lors de ces différentes fêtes rituelles qui rassemblent – dans l'idéal – toute la communauté, démontre/donne à voir sa plus ou moins grande autorité sociale et politique dans le hameau. Les femmes, quant à elles, ont le monopole de sa cuisson bouillie, quotidienne. La cuisine est ce "langage dans lequel elle traduit inconsciemment sa structure, à moins qu'elle ne résigne, toujours inconsciemment à y dévoiler ses contradictions" (Levi-Strauss 1965). Ajoutons que la cuisine est un langage qui traduit le sens donné aux événements et en particulier ses drames. Le jaguar tue l'homme paraguayen à la recherche d'une vache fatiguée restée en chemin, il tue la femme paraguayenne à la recherche de viande crue. Le jaguar interdit l'instauration de la communauté politique et de la famille. Il est un agent du désordre mais aussi le symbole d'un nouveau cycle.

d) Un jaguar indien

Or, selon le récit, le jaguar est un Indien, *ava*, qui n'a pas voulu aller à la guerre. Le jaguar symbolise probablement les Indiens-chrétiens des réductions jésuites: intelligents, rusés, qui sont supposés ne pas manifester de patriotisme, de n'être pas tout à fait des Paraguayens. Non seulement ils ne défendent pas la patrie, mais encore ils la menacent. Ils sont un danger qui entraîne le maintien du côté de la nature sauvage et empêche l'élevage et l'agriculture. C'est une manière, *a contrario*, de se situer soi-même du côté des Paraguayens, patriotes et civilisés. C'est cet autre qui refuse la guerre nationale et les conséquences de la défaite: la soumission et la mixtion avec l'étranger. Puni de ce comportement asocial, il est transformé en jaguar. Il est finalement capturé, mis en cage et tué par des soldats qui étaient revenus s'installer dans une ancienne caserne. La vie sociale peut (re)prendre son cours et les mélanges opérer. Comme dans d'autres récits, de tradition guarani ou non (Chaumeil 1992), le jaguar inaugure et symbolise une rupture par rapport au passé. Nous sommes là dans la mémoire mythique.

2. Mémoires empêchées: 1870 ou le pays des femmes

e) Des filiations brisées et réinventées

Lors de la reconstitution des arbres généalogiques, deux faits sont particulièrement marquants. Tout d'abord personne ne remonte *au-delà* de la guerre de 1870. Cela pourrait paraître normal puisque cela correspond pour les plus âgés à la connaissance des deux générations antérieures (parents, grands-parents). Cette impossibilité à remonter au-delà de la guerre de 1870 est-elle un effet de la guerre ou un effet de la mémoire ? Deux exceptions permettent de pencher en faveur de la première interprétation. Même lorsque les personnes manifestent le désir d'en savoir davantage concernant la génération précédant la guerre, elles se heurtent au vide. Ña Benita, 80 ans (qui se souvient de son arrière grand-mère Liberata Quiroga la seule pour laquelle nous ayons trouvé trace dans le recensement de 1846) et Ña Genara, 90 ans (qui parvient jusqu'à la génération de ses arrières grands-parents) disent ne pas pouvoir remonter au-delà. De fait, nos propres efforts pour retrouver trace de ces ancêtres dans les archives paroissiales de San Ignacio (dont on a pourtant des volumes remontant aux années 1810) ont été infructueux.

A une rare exception près, il semblerait que les habitants du hameau d'*Isla Guasu* installés en 1870 ne correspondent pas aux anciens occupants du lieu avant la guerre mais à des personnes venues des quatre coins du pays. La coupure des arbres généalogiques au niveau de la guerre de 1870 est donc bien réelle, dans les archives comme dans les mémoires.

Or au cours des nombreuses discussions, entretiens et réalisation des arbres généalogiques avec les personnes âgées, quelques images reviennent inlassablement et presque de manière répétitive pour certains. Celle de la jeune fille au combat, de la fin des hommes paraguayens et de l'arrivée des hommes étrangers. La participation des femmes au combat est à la fois exaltée et condamnée, tandis que l'existence de vétérans est niée: tous les hommes doivent être morts. Pourtant les archives font état de quelques vétérans.

f) Une grand-mère qui s'est battu parce qu'il n'y avait plus d'hommes, des ancêtres étrangers

La réalisation de l'arbre généalogique de Don Labri révèle des résultats intéressants. L'évocation des parents et grands-parents renvoie

aussitôt à l'histoire du hameau et à l'histoire nationale, à la guerre de 1870 et à celle de 1935 contre la Bolivie. Il ne peut parler de sa famille sans évoquer les événements nationaux.

Toribia Acosta, la mère de sa mère, alla à la caserne et revint de la guerre. Le type d'armes utilisées est précisé avec détail. Puis vient le bleu de ses yeux, la blancheur de sa peau, qui contraste avec la noirceur de celle de sa fille, Telesfora Acosta. Est-ce une allusion aux unions avec les soldats brésiliens perçus globalement comme noirs ? Tout se passe comme si la génération des grands-parents était idéalisée au regard de celle, plus récente, des parents.

La mère de maman est allée à la caserne, elle est revenue de la guerre. Piège-mboka, escopette. Les yeux bleus, la mère de maman était blanche, Toribia Acosta. Ma mère est sortie la noire. La maison sur la rivière, à *Isla Guasu*, nous on est d'*Isla Guasu*. Toribia Acosta est morte à l'âge de 120 ans. (Don Labri, *Taturuguái*, 2000)

Don Labri évoque à nouveau sa grand-mère de 15 ans au combat aux côtés d'autres femmes, sous le commandement du maréchal López. Il rappelle l'usage du fusil "Chipa" (guaranisation du terme espagnol *chispa*, étincelle) qui ne pouvait tirer qu'une seule fois. On croirait entendre les coups de fusils: un coup du côté paraguayen, deux du côté ennemi:

Elle a combattu. À Cerro Cora, elles allaient se battre les femmes. Ma grand-mère était un sergent de 15 ans. Elle a vécu la Résidenta, venait la troupe, elle se retirait, elle [la troupe] les emportait les faire se battre. "Fusil Chipa", c'était l'arme de l'État, d'un seul tir, le fusil Chipa. Ils attendaient deux tirs et ils rechargeaient. (Don Labri, *Taturuguái*, 2000)

Don Labri insiste par trois fois pour dire que sa grand-mère a combattu. Pourtant il emploie aussi un terme consacré – "Elle a vécu la *residenta*" – qui n'implique pas nécessairement, que les femmes aient combattu. Dans le récit de Don Labri, sa grand-mère subit: il dit qu'elle *oiko*, vit la *residenta* et non pas qu'elle fut *residenta*. Don Labri dans une autre séquence, condamne encore plus explicitement le maréchal López pour avoir obligé les femmes à combattre.

Le maréchal López est le premier des assassins, un tueur de femmes, tu formes une file et tu es tuée. Ma grand-mère avait 15 ans pendant la guerre de 70... (Don Labri, 75 ans, *Taturuguái*, 1999)

Envoyer des femmes grossir les rangs des combattants, c'est être un assassin, un tueur. Mais si les femmes ont combattu, il faut bien que leur sacrifice serve à quelque chose, ainsi la défaite est niée par la légende suivante. En effet Don Labri évoque alors la légende selon laquelle le maréchal López aurait avalé le drapeau paraguayen afin qu'il ne tombe pas aux mains de l'ennemi lors de la dernière bataille du Cerro Corá.

Le maréchal commandait le feu. Cerro Corá est sur la côte du Brésil. Son drapeau a disparu, il ne l'a pas rendu, il a mangé le drapeau, il l'a mis dans sa bouche le maréchal. Et là il a de nouveau gagné la guerre le Paraguay. "Il s'applaudit, il a gagné la guerre, il n'a pas rendu le pays" dit-il. (Don Labri, *Taturugúái*, 2000)

Finalement, qu'ils condamnent ou non López, la même logique est à l'œuvre: les femmes combattent parce qu'il n'y a plus d'hommes paraguayens.

Mais Ña Toribia, la mère de Juan Acosta, après la guerre, elle s'est battue, elle, autrefois pendant la guerre, elle était, dit-on, sergent, pendant la guerre, parce qu'il n'y avait plus d'hommes, et lorsqu'il n'y avait plus d'hommes, dit-on, à partir de 10 12 ans et au milieu, ils partaient déjà, les femmes aussi, au milieu, il y avait sélection [*ojeporavo*] celles qui n'avaient pas de seins devaient y aller parce que de cette manière elles mettaient les vêtements des hommes et parfois, dit-on, pendant cela, pendant qu'elle y allaient, leurs seins grossissaient très fortement, pour ne pas y aller, pendant qu'on les sélectionnait parce qu'elles savaient déjà très bien pourquoi ils venaient. Elles se fabriquaient tout simplement des seins. Peut-être qu'il y en avait qui les surprenaient en train de le faire et elles y allaient. Il y a une chanson [... la chanson] dit quel âge elles avaient lorsqu'elles devaient vivre en caleçon à cause des fusils. (Ña Genara, *Isla Guasu*, Entretien I, 2000, traduit du guarani, C.Boidin)

Comme tous les hommes paraguayens sont morts, les étrangers sont arrivés.

Après 1870, c'est complètement terminé au Paraguay les hommes. C'est un étranger qui a élevé les premières maisons car il n'y a plus d'hommes paraguayens. Bernardino Caballero apporte de l'Argentine, de l'Uruguay et de l'Espagne afin de faire que le Pays se redresse. Parce que les Brésiliens ont tout

tué. Ma grand-mère s'est battue, comme un homme. Elle a vécu la *Residenta*. Ils ont tout emporté au Cerro León, non au Cerro Corá. Mon père était un Argentin complètement peau de cochon, uruguayen et espagnol (Don Labri)

Le père de Don Labri était selon lui "argentin, totalement "peau de cochon", uruguayen et espagnol". Il est difficile de concevoir comment il peut être tout à la fois, mais la confusion est très révélatrice. Il est doublement ennemi, Argentin et Uruguayen. Il est aussi étranger. Correspond-il à la vague d'immigrants espagnols et italiens arrivés au port de Buenos-Aires à la fin du XIX^e siècle et dont certains remontèrent jusqu'au Paraguay ? Ou bien rappelle-t-il la figure du conquérant espagnol de l'époque coloniale ? La guerre de 1870 ne se serait-elle pas inscrite dans l'imaginaire antérieur de la conquête ? Il est difficile de répondre à l'heure actuelle et seule l'hypothèse peut être lancée.

Finalement Ña Genara et Don Labri ont en mémoire la figure de Ña Toribia Acosta (pour Genara elle était plutôt non pubère et pour Don Labri elle avait l'âge liminal de 15 ans) qui fut envoyée au combat, malgré elle mais qui acquit un certain prestige et grade. En tous les cas, et c'était là l'objet de notre démonstration, la participation des femmes à la guerre est pensée et présentée comme conséquence / preuve de la fin des hommes paraguayens.

Argument logique que nous trouvons également chez l'historien local Saturnino Ferreira. Dans un fascicule qu'il édita en 1977 avec le Lion's Club de San Ignacio, *San Ignacio a sus héroes*, les noms des sergentes de premier rang María del Socorro Palacios et Toribia Acosta figurent en bonne place. Il est précisé qu'elles répondirent présentes le 29 février 1870, à la veille de la dernière bataille de Cerro Corá où elles furent faites prisonnières. Saturnino Ferreira donne quelques détails supplémentaires: María del Socorro Palacio était sergente de l'escorte de Madame Lynch, la compagne du maréchal López. Et de Mauricia Acosta¹², il nous dit qu'elle avait une épée, ce qui laisserait à entendre qu'elle aurait combattu. En tous les cas, elles auraient accompagné la Première dame de la nation

¹². "Madame Lynch avait du personnel, des femmes qui avaient le grade de Sergentes Premières. Elles étaient la garde personnelle de Madame Lynch et l'une d'elle était d'Isla Guazú, Mauricia Acosta. Tous les Acosta qui sont là bas descendent de cette Acosta, (...) Cette dame Acosta avait son épée, jusqu'à sa mort elle avait son épée, c'est l'une des primitives fondatrices de là bas, elle est de là bas d'ailleurs, elle est retournée à son village. (...) " (Entretien avec Saturnino Ferreira, San Ignacio 2000, traduit de l'espagnol).

jusqu'à l'ultime bataille de "Cerro Corá" dans les denses forêts du nord du pays. Après la guerre, Madame Lynch leur aurait proposé de venir avec elle en Europe, mais elles auraient refusé, préférant revenir vivre, avec d'autres femmes, dans leur région de San Ignacio.

g) Oublier les vétérans d'Isla Guasu

Un homme pour trois femmes à l'issue de la guerre (Potthast et Whigham 1998) représente un déséquilibre très important et largement suffisant pour créer une légende, celui du pays des femmes – qui perdure jusqu'à aujourd'hui. Mais l'existence de ce mythe a bloqué les recherches. On s'attachera donc surtout à comprendre les rouages du mythe et à lui opposer quelques faits.

Il ne me fut jamais précisé que certains des ancêtres hommes cités étaient d'anciens combattants de la grande guerre. Au total, parmi les sept re-fondateurs du hameau que nous avons pu reconstituer à l'aide des arbres généalogiques: six sont mentionnés comme étant des vétérans par l'historien local Saturnino Ferreira.

Pourtant, les habitants des hameaux ne le disent pas, au contraire, ils précisent plutôt pour trois d'entre eux qu'ils devaient être espagnols ou descendants d'Espagnols: évidence qui n'a pas besoin d'être dite? Refoulement? La deuxième hypothèse est la plus probable dans la mesure où l'on aime souligner ses ascendants étrangers, quitte à les inventer étrangers au besoin.

Finalement, les mémoires généalogiques opèrent des sélections/ inventions/ transformations très cohérentes entre elles: il s'agit de se présenter métis de femmes paraguayennes et d'hommes étrangers. Les habitants d'*Isla Guasu*, lorsque nous remontons dans leur histoire familiale, transforment leurs ancêtres masculins vétérans de la guerre de 1870 en "Espagnols". Ils effacent de leurs annales familiales leurs ancêtres paraguayens hommes, vaincus. On se souvient des femmes qui combattent *car* il n'y a plus d'hommes, on oublie ses ancêtres vétérans *car* ils doivent tous avoir été tués pour défendre leur patrie, on se souvient et surtout on s'invente des ancêtres étrangers espagnols ou *correntinos* prestigieux – qui sont étrangement surtout masculins. En racontant ainsi leur ascendance c'est une manière de dire qu'ils sont fils de riches vainqueurs étrangers – globalement espagnols, tout en étant aussi fils de Paraguayennes héroïques, qui attention ne sont pas nécessairement indianisées (Don Labri souligne que si mère était noire, sa grand-mère

était grande, blanche et avec les yeux bleus). C'est une manière de donner un sens à ce métissage de vainqueurs/vaincues. Le pays vaincu est féminisé tandis que les pays vainqueurs sont masculinisés.

3. Mémoires manipulées: *partido liberal* et *partido colorado*

Les mémoires locales ont opéré une *distorsion* de la réalité passée et permis une “*intégration* du monde commun par le moyen de systèmes symboliques immanents à l'action” (*ibid.*, p. 100). Il ne s'agit pas de dénoncer ces distorsions. Au contraire elles nous permettent de comprendre le sens donné par les habitants à cet événement traumatique. Ce travail d'herméneutique des mémoires serait cependant tronqué s'il n'était replacé dans l'histoire *politique* des mémoires de la guerre. En effet, au fur et à mesure de notre travail, nous nous sommes rendus compte que nos informateurs dans les hameaux, tous libéraux, étaient porteurs d'une mémoire remontant aux années 1880-1920, lorsque le parti libéral était globalement dominant sur la scène politique nationale. Au contraire l'historien local Saturnino Ferreira, fervent colorado, est porteur d'une mémoire qui s'élabore dans les années qui précèdent la guerre du Chaco et qui devient dominante sous la dictature colorado de Stroessner.

Ce n'est pas une question d'âge biologique: Saturnino Ferreira avait plus de 90 ans à l'époque de nos entretiens tandis que les habitants avaient entre 75 et 90 ans. Ce sont les voies de transmission qui diffèrent: les habitants des hameaux ont reçu une mémoire familiale tandis que l'historien local a “découvert” une autre manière de faire mémoire de la guerre à l'école dans les années 1920. Cette “découverte” l'a alors conduit à recueillir les témoignages d'un vétéran de la grande guerre, le capitaine Rodas.

Leurs mémoires ne sont ni bleues (parti libéral) ni rouges (parti colorado) en tant que telles. Mais elles correspondent à des contextes historiques et politiques différents. D'une certaine manière les habitants des hameaux sont porteurs d'une mémoire historiquement dépassée et aujourd'hui dominée sur la scène politique nationale. C'est en ce sens que nous réalisons une archéologie des mémoires en les écoutant. Les mettre en vis-à-vis dans un tableau synthétique permet de mettre à jour les deux types d'opérations symboliques auxquelles est soumise la guerre de la Triple Alliance au Paraguay.

Habitants des hameaux, libéraux, porteurs de la mémoire dominante dans les années 1870-1920	Historien de San Ignacio, colorado, porteur d'une mémoire dominante de 1935 à nos jours
Le maréchal López: tyran et vainqueur	Le maréchal López: héros
Les femmes ont combattu sous la contrainte	Les femmes ont combattu par patriotisme
Les vétérans sont socialement morts, ils sont tous morts pour la patrie	Les vétérans sont nos ancêtres, des héros dont il faut célébrer la mémoire
Les ancêtres sont étrangers et sont valorisés	Les ancêtres venus de l'étranger sont des légionnaires, des traîtres à la patrie
1870 est une année zéro, de retour à la forêt sauvage. Le jaguar est le symbole d'un nouveau cycle	Les continuités entre les régimes du XIX et du XX sont soulignées

Le désir de comprendre les sens donnés à l'événement s'est alors mué pour nous en une volonté de savoir. Volonté de savoir si réellement il y a eu ou non rupture en 1870 pour la ville de San Ignacio. Des préoccupations de l'anthropologue nous sommes passés à celles de l'historien, réalisant à cette fin tout un travail d'archives.

AVANT ET PENDANT LA GUERRE DE 1870

Dans le *partido* de San Ignacio à la veille de la Guerre de la Triple Alliance, en 1864, il y avait une population que nous avons estimée à environ 6 800 habitants¹³. A quoi ressemblait cette population ? Comment était-elle organisée ?

¹³. La *feligresía* foránea de San Ignacio en 1846 (c'est-à-dire la population non indienne), comptait 4 677 personnes (ANA NE 3300). Si nous appliquons le taux de croissance annuel moyen du pays calculé par Whigham et Potthast, nous obtenons le chiffre de 6 415. Il faut y ajouter la population indienne qui n'est pas connue pour 1846: les documents ont été perdus (Whigham 1995). En revanche nous disposons d'un recensement des *arrendatarios oriundos* datant de 1862 qui nous donne le chiffre de 88 chefs de famille. Soit au minimum environ 400 personnes. (ANA NE 2244)

4. Les trois cercles

Les ex-guarani chrétiens de San Ignacio, dits *oriundos* ou *hijos del pueblo de San Ignacio* se distinguent encore du reste de la population dans les recensements et par leurs noms de famille – alors même que selon le décret de 1848 ils devaient tous devenir citoyens de l'Etat paraguayen et changer de nom de famille. Un recensement des locataires de l'Etat, *arrendatarios* del Estado, datant de 1862 leur consacre un document différent du reste de la population¹⁴. Leurs noms de famille (Arasaye, Ixibetu, Ñangara...) ne sont pas espagnols sauf pour 3/88¹⁵. Or, cette liste reprend la disposition géographique des maisons, village par village, sans pour autant malheureusement les citer tels quels. Nous sommes donc en mesure de faire l'hypothèse qu'existaient d'une part des hameaux métis et d'autre part des hameaux intégrés par d'ex-Indiens.

Une certaine distinction (créoles et métis paraguayens/ Indiens des réductions) demeure. Et cela n'interdit pas aux Indiens d'aller à l'école du *Pueblo*. En 1863, trois enfants de noms de famille indiens vont à la chapelle du Pueblo pour y apprendre le latin et le catéchisme¹⁶.

D'une manière générale, il y avait une sorte de Tripartition, encore lisible dans les noms des localités du San Ignacio actuel. Les hameaux des *oriundos*, encore nommés *naturales del pueblo de San Ignacio* ou *hijos del pueblo de San Ignacio* se seraient installés sur les abords del *casco urbano* de San Ignacio. Loin du centre ville s'installèrent les grandes estancias des dits *Españoles* et entre les deux, des hameaux peuplés de descendants d'espagnols, métis et créoles appauvris mélangés aux *pardos*. Ceux-ci sont trop souvent oubliés par l'imaginaire collectif actuel. Or ils n'étaient pas négligeables.

¹⁴. “*arrendatarios* de tierras del estado de la zona de San Ignacio”, (NE 2244, 1862). Il y a un total de 624 locataires indépendamment des locataires aux noms indiens qui forment une liste à part.

¹⁵. Dans cette liste, sont cités 3 noms de famille espagnols: Ortiz, Adan, Ocampo.

¹⁶. Indice Correspondencia San Ignacio 1787-1867: liste nominale du précepteur de grammaire latine, qui décrit le contenu des cours, intègre trois noms de famille indiens. (San Ignacio 31 08 1863, Dionicio González). Or nous sommes en 1863, à la veille de la guerre. Des Indiens des réductions conservent encore leur nom de famille distinctif et sont intégrés à l'élite locale. (ANA SH 381 n°2 Feuille 309-311).

Nona Clase, Fracción 9	Pedro Tapuri
Undecima Clase Fracción 11	Lorenzo Tacpá
Licenciados por enfermos Menoristas	Hermogenio Terebi

La population masculine était en effet organisée par la milice rurale en trois types de compagnies, de *blancos*, de *pardos* et d'*oriundos*¹⁷.

Pour un effectif total de 1 383 hommes de milice, nous trouvons 65% de *blancos*, 23% de *pardos*, lesquels étaient deux fois plus nombreux que les *oriundos* (12%). San Ignacio n'était pas le seul district à opérer cette distinction. En effet, fin novembre 1862 fut donné l'ordre à tous les *Gefes de urbanos* de recenser les effectifs des milices et des hommes en service actif dans chacun de leurs districts. Parmi les 92 chefs de milices ayant répondu, 24 détaillent la composition de leurs troupes entre *blancos*, *pardos* et parfois également *oriundos*¹⁸. Ce sont tous des districts anciennement ou actuellement frontières par rapport aux Indiens du Chaco, à l'actuelle Argentine ou à l'actuel Brésil¹⁹.

Une question demeure, si des hameaux d'ex-indiens chrétiens et si des *pardos* peuvent encore être distingués à la fin du XIX^e siècle, pourquoi n'en trouve-t-on aucune trace aujourd'hui ? Il faut se rendre à l'évidence, la guerre de 1870 les a probablement décimés. Ce que ni la société coloniale ni la société républicaine n'avaient réussi, la grande guerre l'a fait. Cette disparition explique le fait que personne, mis à part Cadogan

¹⁷ ANA SRB 1579 feuille 73, Une *Compañia de oriundos* de 109 hommes dont un officier; Deux *Compañias de blancos* totalisant 723 personnes dont 8 officiers; Trois *Compañias de pardos* d'un total de 320 hommes, sans officiers. Bref 1.374 hommes de troupe et 9 officiers pour le seul district de San Ignacio composaient les milices de San Ignacio, tandis que 270 hommes étaient en service actif dans l'armée nationale.

¹⁸ ANA SRB 1579. Neuf précisent que des *pardos* sont mélangés aux *blancos* et parfois aux *oriundos*, leur nombre est alors généralement peu élevé: de 4 à 5 individus *pardos* dispatchés pour Del Carmen del Parana, Trinidad del Parana et Caaguazu jusqu'au maximum de 22% à Santiago en passant par 14% pour Pedro Gonzalez, 11% pour Isla Ombu, 8% pour Guazucua, 6% pour Desmochados. A San Joaquin et Guarambare les calculs sont plus compliqués car *Pardos* et *Oriundos* sont mélangés. Quinze font état de compagnies de *pardos* séparées des compagnies de *blancos* et ou *oriundos*: Tacuati (6), Lima (7) lesquels sont deux districts frontières du Brésil actuel; Limpio (37), Santísima Trinidad (38), Lambaré (42), qui entourent Asunción; Valenzuela (30), Itape (61), Yhacanguazu (60) qui entourent Villa Rica; Guazucua (82), San Pedro (91), Tobati (26), Santa Maria (77), San Ignacio (79), Santa Rosa (78), Bovi (90) qui constituent les districts du sud, proches du Parana, frontière de l'Argentine actuelle.

¹⁹ Toutefois des villes frontières de *Pardos* comme Aregua ou Emboscada n'opèrent pas ces distinctions. Des districts comme San Lorenzo ou Arroyos y Esteros où la population de *pardos* est historiquement importante ne font pas non plus cette discrimination. Il ne faudrait donc pas généraliser. Mais, les endroits où les chefs des milices continuent à catégoriser leurs hommes entre *blancos* et *pardos* sont plutôt frontières et plus souvent proches du Parana.

(1967), n'ait fait l'hypothèse de leur existence avant la guerre, et que nous ayons été si surpris en les "découvrant" présents avant la guerre.

5. San Ignacio pendant la guerre. Recrutement de "tous" les hommes et évacuation des familles

Au début de l'année 1866, San Ignacio est abandonné sur ordre du maréchal López, afin que la population et ses champs ne fournissent pas les troupes ennemies et ne favorisent pas leur avancée. Les familles se sont dirigées au nord du fleuve Tebicuary et se sont principalement installées à "Caacupe, Quyyo et Mbuyapei" tandis que certaines sont remontées jusque Paraguari. Quelques hommes, parmi les plus jeunes et les plus âgés restent surveiller les *partidos abandonados*.

En los trabajos de agricultura nada se ha hecho en razon de que se halla el vesindario evacuado de las familias, (...) pues (...) individuos para la escolta de la Gefatura y el Juez de Paz y algunos cuantos vecinos entre viejos y muchachos, estos que se hallan depachados en las conducciones de remesas de ganado de abasto dirigidos de este y otros partidos para el Ejército Nacional al Campamento General en Humaitá, y aquellos en la vigilancia de los partidos abandonados. Participamos también que hasta la fecha no se ha hecho todavía en este distrito el harreo general de los animales y ganados para la derecha del tevicuari con motivo de que los vecinos de Laureles y Yabebiri que tramitan por nuestro distrito dirigidos tambien a la derecha del rio dicho no pueden todavía acabar de pasar con sus ganados y animales que llevan en su viaje y mientras tanto estan volviendo varias familias de esta vecindad con el objeto de llevar como llevando de sus chacras alguna cosa de bastimento para sostenerse en su residencia de la derecha de tevicuari²⁰.

(...) De la cantidad de 300 pesos billetes remitido en virtud de Suprema Disposición del Tesoro Nacional para invertirse en abono de servicios de chacareros de ppdo año que se cultivasen (cultivaron) en este partido a beneficio de las familias menesterosas que tengan sus deudos en los cuerpos del Ejército Nacional se han empleado únicamente 61 pesos en compra de algunas reses (...) queda dinero, porque los vecinos hacendados de este distrito han hecho una suscripción

²⁰ 1 (mois illisible) 1866, signé par J. P. Irigoytia Manuel R. Cespedes, dirigé à Exmo Señor. ANA SH 381, n°2, feuilles 330-331.

espontánea de cierto número de reses y dinero. Pide qué hacer con dinero que queda, piensan distribuirlo, pero pasa que están muy dispersos: se hallan muy repartidas en aquella parte que segun noticias alcanzan hasta Paraguari e Yta, pero que la mayor parte de ellos residen en Caapucu, Quiquió y Mbuyapei entre las cuales deseamos hacer la indicada distribución²¹.

Dans ces extraits de correspondance entre les chefs politiques et juges de paix locaux avec la présidence de López, nous retrouvons l'importance accordée au bétail dans les récits oraux d'aujourd'hui et l'évacuation totale de la population avec la désorganisation qui s'ensuivit.

Carte	Mission	1864	1865	1866	1867
71	San Isidro	691	615	640	626
77	Santa María	562	562	562 (e)	562
78	Santa Rosa	230	264	381	16 (e)
79	San Ignacio	800	635	326 (e)	16 (e)
88	Santiago	520	224 (e)	5 (e)	Guerre
<i>Total</i>	Total Mission	53 019	50 583	46 072	44 232
<i>Total</i>	Total Pays	318 114	303 498	276 432	265 392

Source . Vera Blinn Reber²² (1988)

Ce tableau montre une diminution drastique de la population de San Ignacio tandis que celle de Santa Rosa et celles de San Isidro et Santa María ne bougent pas. En effet, San Ignacio, situé plus à l'ouest, c'est-à-dire plus proche des lieux de combat, a été évacuée assez rapidement et Santa Rosa l'a ensuite suivi sur ce chemin. Ceci nous permet de comprendre aussi, en partie, pourquoi la mémoire de la guerre présente des traits si traumatiques dans les hameaux de San Ignacio. Après la guerre, le recensement de 1870 ne fait même pas apparaître le nom du district: aucune autorité politique ne s'y trouve pour calculer le nombre d'habitants et les superficies de terres cultivées (Potthast et Whigham

²¹ 20 04 1866, signé par J. P. Irigoytia Manuel R. Cespedes, dirigé à Exmo S. Vice Psdte. ANA SH 381, n°2, feuille 336.

²² (e)= estimations de Vera Blinn Reber (1988). Les sources ne sont pas directement citées, il est demandé de consulter l'auteur pour avoir des précisions. Voir à ce sujet les polémiques engendrées par les travaux de Vera Blinn Reber (Potthast et Whigham 1990). En ce qui nous concerne, il est clair que les chiffres apportés par l'auteur concernant San Ignacio ne peuvent que correspondre à la population urbaine de San Ignacio. Elle omet donc toute la population rurale ! Or il y a loin de ses 800 habitants aux 6 800 que nous avons pu estimer grâce à d'autres sources !

1998). A l'échelle nationale, sur les champs de bataille ou à cause des conséquences indirectes de la guerre, le Paraguay perdit lors de cette guerre plus de 60 % de sa population totale, dont 80 % de sa population masculine en âge de porter les armes (Potthast et Whigham 1998). Mais les variations au niveau régional doivent être assez considérables entre celles qui vécurent l'évacuation, la répression et/ou l'occupation (*Misiones Concepción*) et celles qui purent l'éviter comme San Pedro ou le Guaira de Villa Rica par exemple. De fait nous ne pouvons nous empêcher de rapprocher la démographie de la guerre avec les variations régionales du guarani. En effet, San Pedro, Caazapa et le Guaira sont réputées pour être des régions où la langue guarani est moins marquée par des interférences avec l'espagnol.

CONCLUSIONS

Les mémoires locales nous ont dépeint tout d'abord des lendemains de guerre comme des années zéro pleines d'incertitudes, de recherche désespérée de viande par les hommes et les femmes paraguayens, de forêts infinies où rode un jaguar qui empêche tout retour à la normale. Dépossédés de leur bétail, dépendant des troupeaux venus de Corrientes, les hommes paraguayens sont socialement morts. Après la guerre c'est un jaguar qui les achève. Ce jaguar était un "indien", chrétien, intelligent, qui ne voulut pas aller à la guerre. Des soldats l'achevèrent dans une ancienne caserne. Un nouveau cycle commence. Mémoire mythique de rupture totale.

Les arbres de parenté, à une exception près, ne remontent pas au-delà de 1864, que ce soit en faisant appel aux souvenirs des habitants ou aux archives. Des ruptures de filiation qui permettent de se réinventer ses ancêtres. Il ne reste de la place dans l'imaginaire que pour les hommes étrangers. Ainsi leurs ancêtres masculins vétérans de la guerre de 1870 sont présentés comme étant "Espagnols". Ils effacent de leurs annales familiales leurs ancêtres paraguayens hommes, vaincus. Mémoire empêchée des vétérans paraguayens.

Bref, au niveau des mémoires et des filiations des hameaux, la guerre de la triple alliance est pensée comme une rupture totale. La démographie telle qu'elle apparaît dans les sources permet de comprendre pourquoi la guerre a pu être ainsi conçue: chute drastique de la population, dispersion des familles traditionnelles du lieu, liée à l'évacuation forcée, disparition totale des *pardos* et des *oriundos* en tant que

catégories perçues, déséquilibre des sexes... En ce sens les mémoires et les archives se répondent.

Mais ces mémoires mythiques et empêchées sont aussi entremêlées de mémoires manipulées. Cette mémoire dramatique de la rupture totale a été élaborée dans l'immédiat après guerre et fut dominante jusque dans les années 1920 alors que le parti libéral était lui aussi hégémonique. Elle contraste avec celle qui s'élabora dans les années 1920-1930, appelée *revisionismo histórico*, et qui s'imposa en même temps que le parti colorado de Stroessner. Mémoire héroïque qui souligne les continuités nécessairement positives entre les régimes de Francia, López et Stroessner.

Que signifie rester le même à travers le temps?
je me suis mesuré autrefois à cette énigme,
pour laquelle j'ai proposé de distinguer
deux sens de l'identique: le même comme idem, same, gleich
le même comme ipse, self, selbst (Ricoeur 2000, p. 98).

BIBLIOGRAPHIE

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, 2003, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Folio Histoire, 393 p.

BLINN REBER Vera, 1988, "The demographics of Paraguay: a reinterpretation of the great war, 1864-1870", *Hispanic American Historical Review*, 68:2, p. 289-437.

BOIDIN Capucine, 2004, "La veuve, le perroquet et son compère, petits meurtres paraguayens au XX^e siècle", *Materiales de Seminarios, Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, n°4, <http://www.ehess.fr/cerma/Revue/>
Traduction portugaise: "A viúva e o papagaio, pequenos crimes paraguayos XX século", in Pesavento Sandra e Langue Frédérique, org, *Sensibilidades na historia: memórias singulares e identidades sociais*, Porto Alegre, Editora da Universidade Federal do Rio Grande do Sul. 2006, sous presse.

2005, "Residenta ou Reconstructora ? les deux visages de la *mater dolorosa* de la Patrie paraguayenne", numéro spécial "Maternités" coordonné par Françoise Thébaud, *CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés*, n°21, 2005, p. 239-246.

2006, “Esclaves, pardos et milices au Paraguay XVII^e-XIX^e siècles”, In Stella Sandro et Bernand Carmen, *D’esclave à soldat. Miliciens et soldats d’origine servile, XIII^e-XX^e siècle*, Paris, L’Harmattan, 2006. Actes du colloque international “D’esclave à soldat. Miliciens et soldats d’origine servile, XIII^e-XX^e siècle (27-29/05/2004), EHESS-Paris X, sous presse.

2006, “Analizar el guaraní jopara: un desafío”, in Wolf Dietrich et Haralambos Symeonidis, *Tupí y Guaraní. Estructuras, contactos y desarrollos*, Münster, LIT-Verlag, Numéro 11 de la collection “Regionalwissenschaften Lateinamerika” publiée par le Lateinamerika-Zentrum/Centro Latinoamericano de l’Université de Münster, 2006. Actes du colloque Der aktuelle Stand der europäischen Forschung zum Tupí-Guaraní und Tupí“, Université de Münster, (28-29/02/2005), sous presse.

CADOGAN Leon, 1967, “Algunos datos para la antropología social paraguaya”, *Suplemento antropológico*, vol. 2, n°2, Setiembre, , p. 429-480.

CHAUMEIL Jean-Pierre, 1992, “La légende d’Iquitos (Version Iquito)”, *Bulletin de l’Institut français d’études andines*, vol. 29, n°1, p. 311-325

CORBIN Alain, 2000, *Historien du sensible, entretiens avec Gilles Heuré*, Paris, La Découverte.

D’ONOFRIO Salvatore, 1998, “La table des saints”, *Techiques et Cultures*, n°31-32, , p. 203-217.

GARAVAGLIA Juan Carlos, 1983, *Mercado Interno y Economía colonial*, Grijalbo, Mexico.

HAY James Diego, 1999, *Tobatĩ, tradición y cambio en un pueblo paraguayo*, Asunción, Intercontinental, 221 p.

KLEINPENNING Jan M.G., 2003, *Paraguay 1515-1870, A thematic geography of its development (vol.1)*, Madrid, Iberoamericana, 882 p.

KRAAY Hendrik and WHIGHAM Thomas L., (dir.), *I Die with My Country. Perspectives on the Paraguayan War, 1864-1870*, Lincoln & Londres, University of Nebraska Press, 2004

LEVI-STRAUSS Claude, 1965, “Le triangle culinaire”, *L’Arc*, n°26, , p. 19-29

POTTHAST Barbara et WHIGHAM Thomas L., 1990, "Some strong reservations: a critique of Vera Blinn Reber's "The demographics of Paraguay: a reinterpretation of the great war, 1864-1870""", *Hispanic American Historical Review*, vol. 70, n°4, Nov. , p. 667-678.

POTTHAST Barbara et WHIGHAM Thomas L., 1998, "La piedra "Rosetta" Paraguaya, nuevos conocimientos de causas relacionados con la demografía de la guerra de la triple alianza, 1864-1870", *Revista Paraguaya de Sociología*, vol. 35, n°103, setiembre-diciembre, , p. 147-159.

RICOEUR Paul, 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.

VELÁZQUEZ Rafael Eladio, 1977, "Organización militar de la gobernación y capitania general del Paraguay", *Estudios Paraguayos*, vol. 5, n°1, p. 25-69.

